

# Le Réseau Lord Denys 1942-1944

*Cet article fait suite aux deux articles parus dans les numéros 7 et 8 des Nouvelles Chroniques Locales, consacrés l'un à André Robin, l'autre au Réseau Hunter.*

**D**e nombreux soldats anglais et français étaient demeurés cachés dans les bois, notamment dans la forêt de Nieppe, après les combats de mai et de juin 1940. Pour ne pas tomber entre les mains des Allemands et se retrouver en camp de prisonniers de guerre, il leur fallait gagner au plus vite la zone non-occupée de la France, puis l'Espagne.

Les habitants des campagnes ne pouvaient leur apporter qu'une aide provisoire et limitée. Seule l'organisation de filières d'évasion pouvait assurer leur acheminement en lieu sûr.

On sait qu'à Aire sur la Lys, Madame Charles, fille du docteur Richard, André Robin, Laure Caux, le pharmacien Albert Kerleveo, le docteur Lambrecht prêtaient leur concours à une telle entreprise.

A partir de 1941, les missions de reconnaissance aérienne de la Royal Air Force, au-dessus du territoire français se multiplièrent.

La Flak, c'est-à-dire, la D.C.A. allemande était dans le Pas de Calais, redoutablement efficace et tous les jours, des appareils britanniques étaient abattus. Il fallait sauver les pilotes qui avaient réussi à sauter en parachute et les aider à regagner l'Angleterre.

En liaison avec les autorités britanniques qui avaient monté une organisation dirigée dans le Nord par un officier britannique, le Capitaine Michel Trotobas, connu sous le nom de Capitaine Michel et dont l'un des buts au départ était d'assurer le convoyage jusqu'en Espagne d'aviateurs alliés tombés en France, le Commandant André Verot que sa qualité de chevalier de Malte et ses fonctions au sein de cet Ordre Souverain aidaient puissamment dans ses activités, se fit la cheville ouvrière d'une filière qu'il dénomma Lord Denys.

André Verot habitait en effet à Saint-Denis, en banlieue parisienne. Dès 1942, André Verot est en contact à Aire sur la Lys avec Albert Kerleveo qui va diriger l'antenne locale de Lord Denys. André Verot est venu plusieurs fois à Aire. La date d'un de ses voyages est indiquée sur une des photos prises à Aire, le 29 mai 1943. Autour de lui, on retrouve le docteur Lambrecht, Laure Caux, la famille Caron-Dupont, la



*André Vérot, le 29 mai 1943*

famille Petit-Tillie, l'abbé Verney, curé de Matringhem, l'abbé De Veer, prêtre hollandais en résidence dans la région.

Albert Kerleveo est bien connu à Aire. Il était installé comme pharmacien, rue d'Arras depuis 1927. Il le restera jusqu'en 1967. Le docteur Lambrecht était médecin généraliste. Son cabinet était rue d'Arras. Il exercera jusqu'au 9 octobre 1956, date de sa mort dans un tragique accident d'automobile.

Laure Caux était la soeur de Joseph Caux, pâtissier rue d'Arras. Elle était alors âgée de 52 ans. Ses 2 frères Joseph et Raphael (qui habitait à Thienbronne près de Fauquembergues) lui apportaient leur aide. Elle est décédée en 1979.



*Albert Kerlevo en 1940*

M. et Mme Raymond Caron-Dupont habitaient alors 22 rue d'Arras avec leurs 2 enfants Marcelle et Albert. Raymond Caron étaient charcutier. Il est décédé en 1977.

M. et Mme Petit-Tillie habitaient avec leurs 3 enfants rue d'Alsace-Lorraine et étaient photographes.

Madame Petit-Tillie est morte en 1989.

Il faut citer en outre :

- Georges Lemette qui travaillait au bureau des Contributions.

- Jean Robillard de Moulin le Comte, neveu de Melle Delarosière. Il habite aujourd'hui les Etats-Unis.

- Camille Caron-Fumery, cuisinière à Vieux-Berquin qui travaillait au camp allemand de Rély.

Les aviateurs abattus dans la région d'Aire sur la Lys sont pris en charge par l'organisation Lord Denys, dès que les agriculteurs signalent leur présence dans une ferme ou dans un hangar. Mais il faut d'abord être certain qu'il ne s'agit pas de provocateurs allemands. Pour s'en assurer, on les soumet à un interrogatoire serré, ils doivent décliner leur nom, leur grade, leur formation et des vérifications sont tentées. Ceux qui refusent sont menacés d'être abandonnés à leur sort.

En Août 1944, se présente chez Raymond Caron un homme se disant aviateur anglais. René Valin qui parle anglais couramment lui fait subir un interroga-

toire. Il acquiert vite la conviction que ce soi-disant aviateur n'est pas anglais, il arrive à lui faire avouer qu'il est un déserteur allemand et qu'il veut se rendre à la Résistance. Toute aide lui est refusée et on l'enferme dans une chambre. Durant la nuit il s'échappe, mais on ne tarde pas à le retrouver à Isbergues au café Boniface où il avait rejoint sa maîtresse française. La section FFI de Lillers prévenue décide de le prendre en charge et lors des combats de la Libération, il fera le coup de feu dans les rangs FFI.

Les aviateurs recueillis sont le plus vite possible transportés après avoir revêtu des vêtements civils dans des maisons amies à Aire ou dans la campagne.

Ces convoys sont assurés par Laure Caux ou en bicyclette par Marcelle Caron, fille de Raymond Caron ou dans le coffre de la voiture du docteur Lambrecht. Ce dernier avait un permis de circuler permanent et était bien connu des gendarmes et des sentinelles allemandes, ce qui lui évitait d'être fouillé à chaque contrôle. Marcelle Caron avait alors 21 ans, elle n'hésitait pas à détourner sur elle l'attention des sentinelles allemandes pour assurer plus facilement le passage d'un anglais.

Albert Kerlevo et le docteur Lambrecht prodiguaient les soins les plus urgents, car souvent les aviateurs avaient été brûlés ou blessés lors de la destruction en vol de leur appareil ou s'étaient mal reçus au sol. Ils ne quittaient leur cachette que lorsque leurs blessures étaient en bonne voie de guérison et pou-



*Le docteur Lambrecht*



Marcelle Caron et Laure Caux

vaient être dissimulées sans attirer l'attention. Au besoin, on leur posait des bandages qui aidaient à dissimuler des cicatrices trop visibles ou des brûlures trop récentes.

Des sparadraps les empêchaient de parler distinctement et de se trahir à leur accent.

La quasi-totalité d'entre eux ne parlaient évidemment pas français. Pour les interrogatoires, Mme Petit-Tillie et Martin, épicier à l'angle de la rue d'Arras et



André Petit

de la rue des Tanneurs qui parlaient anglais couramment y procédaient.

La façon la plus sûre de s'en tirer pendant les voyages était de les présenter comme des sourds-muets : un observateur attentif aurait pu s'étonner de la proportion anormale de jeunes garçons sourds-muets qui prenaient le train à Berguette pour Paris, accompagnés de jeunes filles ou d'ecclésiastiques, mais il n'y en eut pas ! Ils étaient porteurs de vraies-fausse cartes d'identité attestant leur infirmité. Mais être sourd-muet exige un apprentissage et une réelle maîtrise de soi. M. Petit et sa famille se chargeaient de les photographier et de leur assurer des papiers d'identité.

René Valin s'occupait de faire établir les cartes d'identité. Le commissaire de police d'Aire, Harlay en fournissait aussi. C'est ainsi qu'Albert Cohen d'Anvers qui avait réussi à sauter du camion qui l'emmenait en camp de déportation fut recueilli par Mme Petit. Il fut logé chez Melle Romens, rue du Château dans la maison Anciaux. Harlay lui fit une carte d'identité au nom de Désiré Debocq et sous ce nom, il fut engagé comme garde-file au camp allemand de Rely. Malheureusement, à la Libération, il se trouva que le vrai Debocq était recherché par toutes les polices pour toutes sortes de crimes. Mme Petit eut beaucoup de mal à prouver aux gendarmes que le faux Debocq s'appelait en réalité Cohen et qu'elle en était responsable...

Albert Cohen a épousé Melle Romens.

Marcelle Caron était une convoyeuse attitrée. Elle emmenait ses amis sourds-muets jusqu'à la gare du Nord à Paris, où André Verot ou l'un de ses assistants les prenaient en charge jusqu'à Perpignan. Ils étaient remis là-bas à une nouvelle équipe qui les conduisait à la frontière espagnole. Passés en Espagne, ils se laissaient arrêter par les carabiniers espagnols qui les internèrent à la prison de Figueras, jusqu'au jour où le Consulat britannique à Barcelone demandait qu'ils leur fussent livrés. Ceci fait, ils étaient expulsés sur Gibraltar. Ils se trouvaient alors en territoire britannique et sauvés.

Ce schéma de principe recevait parfois quelques accrocs, et les choses ne se passaient pas comme prévu.

Il arriva que 3 aviateurs anglais cachés dans une meule de foin furent recueillis par Camille Caron-Fumery qui leur procura des vêtements civils et des papiers d'identité. L'un d'eux se fit engager comme garde au terrain d'aviation de Rely, et un jour il réussit à s'installer aux commandes d'un avion allemand, à décoller et à rejoindre une escadrille de la RAF qui survolait la région.

A partir de 1944, de nombreux aviateurs abattus appartenaient à l'armée américaine et ils comprenaient moins bien que les Anglais les mesures de prudence qu'exigeait leur sauvetage. Ils ne réalisaient pas toujours que les Français qui les aidaient risquaient tout simplement leur vie. Les Allemands traitaient les Français pris à ce jeu comme des francs-tireurs passibles de la peine de mort. Il faut insister sur ce point. Grâce aux photos prises par M. Petit pour établir les



Mme Petit-Tillie



René Valin

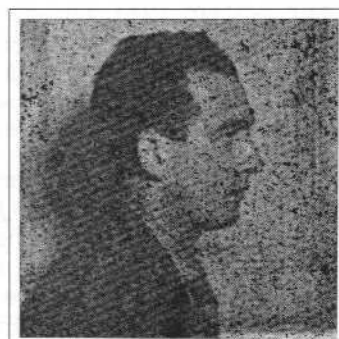
cartes d'identité, nous possédons l'image de nombreux aviateurs. Six d'entre elles figurent ci-contre. Il s'agit de 6 Américains. L'un d'eux est Donald Dilling de Cincinatti. Il resta caché 2 mois chez M. et Mme Delplanque à Clarques puis quelques semaines chez les Petit, puis il fut convoyé jusqu'à Paris, où la filière le conduisit en Espagne. A son arrivée à Londres, la BBC lança le message convenu : "Le chien est mort" et l'on sut à Aire que Dilling était arrivé à bon port.

Ce sont au total 48 aviateurs qui ont été rapatriés ainsi par l'Organisation Lord Denys.

A titre d'exemples, nous donnons ci-après le récit de 2 évasions, l'une "de routine", l'autre pleine d'imprévus.

Le 8 juin 1942, un avion mono-place de reconnaissance de la RAF est abattu par la Flak au-dessus de Steenbecque. Le pilote, Jack Misseldine, 19 ans, réussit à sauter en parachute. Il atterrit sans dommage et sans éveiller l'attention des soldats allemands cantonnés dans le village. Il est néanmoins grièvement brûlé au visage et aux poignets, du fait de l'incendie qui a détruit son appareil.

Les agriculteurs qui l'ont vu descendre en parachute l'aident à se cacher dans un fourré et lui demandent de patienter là jusqu'à la tombée de la nuit. Georges Lemette vient alors le chercher et le conduit dans un poulailler où il passera la nuit en bruyante compagnie, mais à l'abri.



Aviateurs américains



Jack Misseldine

Le lendemain, il est conduit chez Penel-Fermant, cultivateur à Haverskerque qui l'héberge dans des conditions moins inconfortables. Il souffre atrocement de ses brûlures et a besoin de soins. Les cultivateurs alertent Laure Caux. Celle-ci envoie Marcelle Caron avec 2 bicyclettes et des vêtements civils. Ils rentrent ensemble à Aire et Misseldine est installé chez Raymond Caron, rue d'Arras. Le docteur Lambrecht vient tous les jours soigner les brûlures de Misseldine. Les visites répétées du docteur Lambrecht ne passent pas inaperçues et l'on se demande bien quelle est la personne de la famille Caron qui est si malade...

Au bout d'un mois, Misseldine est remis de ses brûlures. Des papiers lui ont été procurés et grâce à la filière, un passeur belge vient le prendre en charge et le conduit en zone non-occupée. Ce passeur connu sous le nom d'Albert fut pris à l'un de ses passages suivants et fusillé par les Allemands. Par le circuit prévu, Misseldine parvient en Angleterre et un message de la BBC informe ses sauveteurs qu'il a retrouvé le sol britannique.

En octobre 1943, une escadrille de Spitfire de la RAF patrouille dans le ciel du Pas de Calais. Un des appareils est touché par la Flak. Le pilote Dom Bostock reçoit du chef d'escadrille l'ordre de faire demi-tour et d'essayer de rejoindre la côte anglaise.

Il ne peut y parvenir et tandis que l'avion s'écrase en feu dans les marais de Quiestède, Dom Bostock saute en parachute et touche terre dans le bois du Mont du Pile à Blaringhem. Débarrassé de son parachute, Dom Bostock se dirige vers la ferme Duhamel-Cabaret pour s'y abriter. Mme Duhamel est malade dans son lit. C'est Fernande Cohez, 22 ans, servante à

la ferme qui l'accueille. Elle le conduit dans le cellier à pommes de terre, lui fait enlever ses vêtements militaires qu'elle jette dans la fosse d'aisance, lui donne de vieux vêtements de M. Duhamel et le dissimule au milieu des sacs. Mais les Allemands ont vu tomber l'avion et ont retrouvé le parachute. Ils se précipitent vers la ferme Duhamel et entreprennent une perquisition en règle. Ils font lever Mme Duhamel, et Fernande Cohez a le sang-froid de paraître les aider et de remuer les sacs de pommes de terre. Ils ne trouvent rien.

Le soir, Duhamel rentré des champs juge plus prudent de conduire Bostock dans une dépendance de la ferme où il pourra passer la nuit et partir ensuite à travers les pâtures.

Le lendemain, Bostock part à l'aventure. Il arrive à la ferme de Paul Delbende-Gosseau ; on était en train de battre le blé à la machine. Les cultivateurs ont le temps de le cacher dans le paillis avant l'arrivée des soldats allemands qui fouillent la maison. Mme Delbende-Gosseau était alitée et venait de perdre son bébé. Elle attendait le Docteur Lambrecht. Celui-ci mis au courant, soigne les légères brûlures de Bostock, prévient Marcelle Caron et le ramène dans le coffre de sa voiture rue d'Arras chez les Caron où il reste caché pendant 5 jours, le temps que l'on organise son évasion.

Lorsque tout est prêt, papiers bien en règle, circuits de la filière mis en place, c'est avec un jeune sourd-

Madame,

We are here in good sheets without money with absolutely nothing. The lady to whom I am giving the letter may be able to read english. We will recompense you after the war if you could give us a little money to go to France free (unoccupied) and from there to our country as here we are not tranquille. If we can have some money we will leave Friday morning.

Again thanking you, Madame.

Transcription d'un message transmis à Mme Petit fin juin 1940 par Mme Caron-Fumery, émanant de soldats anglais cachés en forêt de Nieppe, non loin d'Haverskerque. Ce message écrit au crayon et d'une lecture trop difficile pour qu'il puisse être reproduit tel quel

**DISTINCTION.** — Ont obtenu la Croix d'honneur du Mérite Franco-Britannique, pour dévouement et services éminents rendus à la Patrie et à la cause des Alliés, pendant la période de résistance à l'ennemi, de 1940 à 1944, les membres de l'organisation Lord Denys, dont les noms suivent :

M<sup>lle</sup> Laure CAUX, rue d'Arras ; M<sup>me</sup> CARON-FUMERY, rue de Biennes ; M. Joseph CAUX, rue d'Arras ; M<sup>lle</sup> Marcelle CARON, rue d'Arras ; M. et M<sup>me</sup> CARON-DUPONT, rue d'Arras ; M. et M<sup>me</sup> PETIT-TILLIE, rue d'Alsace-Lorraine ; M<sup>lle</sup> Régine CAUX, Lumbres ; M. Raphaël CAUX-DANEL, Lumbres ; M. le D<sup>r</sup> LAMBRECHT, rue d'Arras ; M. Albert KERLEVEO, pharmacien, boulevard Foch ; M<sup>me</sup> LEBRUN-COQUANT, rue d'Arras ; M. HARLAY, commissaire de police d'Aire ; M<sup>me</sup> CARDOSO, Norrent-Fontes ; M. Georges KIERS, rue d'Arras ; M. Jules CHOBERT, rue de la Tour Blanche ; M. et M<sup>me</sup> FILERIN-CADET, Renty ; M. PATEY, gendarme, Lumbres ; M. Georges LEMETTRE, Steenbecque ; M<sup>me</sup> PERREL-HERMANT, Haverskerque.

Nous adressons nos plus sincères félicitations à ces dévoués patriotes.

*Distinctions - Echo de la Lys du 29 juin 1945*

muet que Marcelle Caron prend le train à Berguette pour Paris où il sera remis à André Verot. Mais à la gare du Nord, cela se présente mal. André Verot est bien sur le quai, mais d'un regard il fait comprendre à Marcelle Caron qu'il n'est pas libre de ses mouvements et qu'elle ne doit pas l'approcher. Il lui tourne le dos ostensiblement pour bien montrer qu'il ne la connaît pas. Il est en effet serré de près par des agents de la Gestapo que leur allure ne peut dissimuler.

Marcelle Caron ne veut abandonner un sourd-muet ni le ramener à Aire. Elle décide de continuer le voyage. Ils arrivent ensemble sans encombre à Perpignan. D. Bostock se rend compte que les choses vont mal, mais que peut-il faire ? Marcelle Caron ne connaît évidemment pas le contact d'André Verot à Perpignan. Ils échouent dans un café proche de la gare, Marcelle Caron a l'imprudente mais bonne idée de lier conversation avec un jeune homme qui, à une table voisine, semble attendre. "Vous portez un chapeau, lui dit-il. Vous venez donc du Nord car ici les femmes ne portent pas de chapeau". Marcelle Caron comprend que si elle a affaire à un collaborateur, ce détail vestimentaire auquel elle n'avait pas songé, va la perdre. Il lui fait la confidence qu'il veut partir. Elle

a l'audace de lui demander de l'aider à faire passer son compagnon en Espagne. Le jeune homme n'est pas l'agent d'André Verot, cependant il connaît un passeur. Il faudra payer, mais la chance sourit à nouveau !

D. Bostock est conduit à Port-Vendres. Avec son passeur, il prend la direction de la frontière, jusqu'au moment où le passeur lui indique la direction du Sud et lui dit d'aller tout droit à travers la montagne et l'abandonne.

D. Bostock marche pendant des heures. Il fait froid, la nuit vient. Il trouve une bergerie où il s'installe pour passer la nuit. Le matin, il repart, atteint un col et redescend de l'autre côté ; il est hélé par des carabiniers espagnols. A leur uniforme il comprend qu'il n'est plus en France.

Il est conduit à la prison de Figueras où il séjourne plusieurs semaines, jusqu'au jour où le Consul britannique à Barcelone obtient qu'il lui soit remis et envoyé à Gibraltar.

Le 17 janvier 1944, Dom Bostock débarque en Angleterre. Il terminera la guerre comme officier instructeur.

Jack Misseldine et Dom Bostock n'ont pas oublié. Ils sont revenus à Aire revoir ceux qui les avaient aidés et sont restés en rapports avec eux. Donald Dilling a envoyé à Mme Petit et aux Delplanque à Clarques de nombreuses lettres de gratitude de Cincinatti où il réside. Albert Cohen et son épouse reviennent à Aire chaque année. Fernande Cohez aujourd'hui Mme François Gazet a conservé la Bible que lui a donnée Dom Bostock au moment où elle l'a recueilli.

**Albert CARON - Louis MAILLARD**

#### NOTES

1 - Ce texte a été établi grâce aux précisions données par Albert Kerlevo. André Petit et Thérèse Petit.

2 - Ont obtenu la Croix d'Honneur du Mérite franco-britannique les membres de l'organisation Lord Denys dont la liste est donnée dans l'encadré ci-joint, extrait de l'Echo de la Lys du 29 juin 1945. M. Albert Kerlevo a été décoré de la Légion d'Honneur le 14 juillet 1959.

3 - Il n'est pas question ici des membres du réseau W.O. ou Capitaine Michel. Quand cette étude sera abordée, nous aurons à parler d'Albert Staggs, de Delplanque de Clarques, Dessoly rue d'Alsace-Lorraine, Mireille Legrain, rue St Martin et d'André Peuvrel, garagiste à Saint Martin.